LES SAUVAGES
DE LA
MER PACIFIQUE.

LES SAUVAGES
DE LA
MER PACIFIQUE,
TABLEAU
POUR DÉCORATION
EN PAPIER PEINT.

A MACON,
De l'Imprimerie de MOIROUX, rue franche.

AN XIII.

9TW
970.1
D861

LES SAUVAGES
DE LA MER PACIFIQUE,
TABLEAU
POUR DÉCORATION
EN PAPIER PEINT,

Composé sur les découvertes faites par les capitaines Cook, *de la* Pérouze *et autres voyageurs, formant un paysage en nuance, exécuté sur vingt lés ou largeur de papier de vingt pouces, sur quatre-vingt-dix de hauteur,*

DE LA FABRIQUE
DE JOSEPH DUFOUR,
Et Comp.e, à Macon.

LE plan de cette décoration a eu pour objet de mettre sous les yeux du public les peuples connus par les derniers voyageurs, et de procurer, par des

49600

comparaisons nouvelles, le rapprochement que la nature a mis dans le goût et les jouissances de tous les hommes, soit qu'ils vivent dans un état de civilisation, ou soit qu'ils essayent simplement les premières combinaisons de leur intelligence. Le philosophe appercevra cet instinct dominateur qui porte l'homme à s'aimer lui-même et à se faire remarquer; le législateur saisira tous les mouvemens de l'amour-propre et en fera tourner les effets au profit de la politique; les femmes s'assureront de nouveau que l'art de subjuguer la puissance et de dompter la force par la faiblesse, appartient généralement à tout le beau sexe; dans les cités comme dans les deserts, sous les zones brûlées par le soleil comme sur les neiges perpétuelles des pôles; dans quelque forme qu'elle soit enveloppée, la femme répand son influence et sait t re aimer.

Les plumes, les fleurs, les herbes même deviennent agréables lorsqu'elles sont employées à former sa parure; l'homme, dompté par ses charmes, se soumet aux fantaisies de la mode, il adopte une parure gracieuse et propre, il prend une meilleure opinion de lui-même, son attitude devient élégante ou fière, et son cœur l'élève jusqu'à la divinité lorsqu'il est rempli d'une passion excitée par une belle femme.

L'observateur verra dans le contraste des costumes

qu'on a rassemblé dans ce tableau, pour en former un point de vue commode, combien sont vastes les ressources de la plus chère des dominations, l'envie de plaire. Il verra jusqu'à quel point on peut en varier les expressions par des moyens ou simples ou compliqués : ici les fibres simples de quelques végétaux reçoivent des teintes brillantes par l'imbibation d'une sève colorante ; entrelacées avec méthode, elles forment des tissus avec lesquels on fait des manteaux, des pagnes, des écharpes que le goût plisse, découpe et contourne au gré de l'utilité et de la fantaisie : là, ce sont encore les mains adroites et délicates d'une jeune amante, qui ont couronné d'un panache éclatant le casque du guerrier qui va s'exposer pour le salut de son pays et pour la sûreté de celle qui lui inspire les deux plus nobles passions de la vie, l'amour de la gloire et l'amour de la beauté, passions utiles et si heureusement liées, qu'elles semblent faites pour se stimuler l'une et l'autre, afin de concourir par des moyens opposés aux grandes vues de la nature.

Les personnages qui sont placés dans chaque lé de cette décoration, ne sont pas seulement curieux par leur costume, ils sont de plus intéressans par leur industrie et quelquefois aimables dans leurs habitudes. On se convaincra plus minutieusement de leurs qualités en lisant les relations des célèbres voyageurs dont on a saisi les remarques, avec la simple aptitude

que peut le permettre le genre de composition propre au découpage des tentures en papier peint, dans ce genre difficile mais mal apprécié, parce qu'on en juge le résultat défectueux, sans se donner la peine de reconnaître la cause d'une imperfection forcée; les règles de l'art sont offensées sans être oubliées. Que le juge se pénètre d'abord de l'emploi que l'on va faire d'un tableau sans fin; car les deux extrêmités de celui-ci doivent se lier et former un espèce de panorama destiné à être coupé par largeurs de vingt pouces, qui seront placées isolément ou réunies en deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, dix ou douze parties et plus, selon l'intention d'un propriétaire, ou à cause de la distribution des appartemens que l'on veut décorer; qu'après avoir reconnu ce premier obstacle il se pénètre de l'embarras contre lequel il a fallu s'exercer afin d'établir des dimensions qui doivent former autant de tableaux terminés qu'il y a de divisions possibles, depuis un jusqu'à vingt, et dont le tout cependant ne produise pas un ensemble choquant de confusion et de papillonnage. Qu'il essaye de composer des tableaux de deux, de trois et d'un plus grand nombre de largeurs, en commençant par le n.° 1 jusqu'à 6, 8 et 10, ou par le n.° 2 jusqu'à 7, 9 et 11; par le n.° 3 jusqu'à 8, 10 ou 12, ainsi de suite, et encore par le 16 jusqu'à 20, reprenant le n.° 1, le liant avec les derniers comme avec les premiers n.°s, il aura cons-

tamment un ensemble agréable et quelquefois susceptible d'éloge ; c'est alors qu'il pourra prononcer avec connaissance de cause sur une opération si souvent exposée à la critique des artistes.

On doit cependant aller au-devant de la censure raisonnable, en avouant aux historiens et aux géographes jusqu'à quel point on s'est permis d'user de la licence tolérée dans les arts, non-seulement dans le rapprochement des sites et des actions, mais dans la réunion des peuples, séparés par des distances et par des dates que la raison la plus indulgente ne peut supporter qu'en faveur de la légéreté du motif.

Il fallait procurer une nouvelle jouissance à la fantaisie, toujours capricieuse, souvent dupe de son goût et si difficile à contenter, qu'on a épuisé, sans pouvoir la fixer, tout le flora de l'Europe, les Arabesques, les Etrusques, les étoffes, les dentelles, &c. enfin, les points de vue romantiques et décorés de notre continent. C'est en portant les regards sur des mers lointaines, c'est en devenant en quelque sorte les compagnons des voyageurs les plus entreprenans, qu'on a espéré de produire quelque chose de piquant et de neuf dans le genre du papier peint ; mais comment résister aux séductions du petit mensonge, lorsqu'en décrivant des objets inconnus on

veut beaucoup dire en peu de temps ou beaucoup montrer dans un petit espace.

Le lieu du rassemblement général est dans l'île d'Otahïti ; cependant on apperçoit à une petite distance le Chamallis, dans lequel se termina la vie intéressante autant qu'illustre de l'infatigable capitaine Cook. Cette malheureuse scène se passa dans la baye de Karakakooa à Owhyhee, l'une des îles Sandwick, distante d'Otahïti de 40 degrés environ ou de 800 lieues, quoiqu'elle ait l'air de tenir au même continent. Il en est de même du volcan qu'on apperçoit dans le lointain et qui est pris sur la description de celui qui existe à Tanna, l'une des nouvelles Hébrides, autrement terre du Saint-Esprit, vues par Quiros, à 40 degrés sud et 30 degrés ouest d'Owhyhee, lieu du combat, et à 40 degrés ouest d'Otahïti; mais il faut le redire, ce n'est pas un seul tableau qu'on s'est proposé d'exécuter, c'est une série de situations qui, réunies ou séparées, doivent servir à remplir tous les cadres, quelle que soient leurs proportions. Ainsi, la scène du capitaine Cook peut se trouver séparée des danseuses d'Otahïti, et remplissant un cadre de quatre ou de cinq lés, former un tableau dont toutes les parties s'appartiendront, quoique le dixième et le septième lés portent, l'un la figure d'un habitant de la nouvelle Zélande, et l'autre trois personnages de Tanna. La danse d'Otahïti peut éga-

lement se placer séparément et former un tableau complet, de même que le spectacle d'une lutte dans Happaée, l'une des îles des Amis. Les intervalles qui séparent les deux grandes scènes, sont occupés par des nationaux que les événemens d'une navigation hazardeuse peut avoir réunis sur une même terre; et c'est ici le cas de rappeler aux observateurs qu'ils sont priés de se prêter à la circonstance en faveur de l'intention.

Le but de cette entreprise, comme nous l'avons dit en débutant, a pour objet le dessein de plaire aux yeux et d'occuper l'imagination sans la fatiguer. Nous avons pensé qu'on nous saurait gré d'avoir rassemblé, d'une manière commode et apparente, cette multitude de peuples que l'immensité des mers tient séparés de nous, de manière que sans sortir de son appartement, et portant la vue autour de lui, un homme studieux, en lisant l'histoire générale des voyages ou les relations des voyageurs qui en ont fourni la matière, se croira en présence des personnages, comparera le texte avec la peinture, s'attachera aux différences des formes, à celles des costumes, appréciera l'adresse des uns, le goût des autres, suivra les détails du narré avec d'autant plus d'intérêt, qu'ils se montreront en relief, si l'on peut emprunter cette expression, et dans tout l'éclat de la fraîcheur et de l'assortiment des nuances. Une mère de famille

donnera, sans s'appercevoir d'un peu d'application, des leçons d'histoire et de géographie à une petite fille, vive, spirituelle et questionneuse, dont les remarques amèneront plus d'une fois ces sortes d'embarras qui obligent de couvrir d'un baiser sa bouche innocente, afin d'en contenir les naïvetés ou de lui faire une réponse utile à son éducation. Les végétaux mêmes pourront servir d'introduction à l'histoire des plantes, en offrant l'aspect inconnu des arbres favorisés par la nature de l'avantage de procurer aux hommes plusieurs utilités à la fois. La comparaïson qu'on en fera avec ceux qui nous sont familiers, fournira des descriptions aussi amusantes qu'utiles aux progrès des premiers essais de l'entendement, en élevant l'ame à la hauteur des vérités qui semblent mettre l'homme dans le secret de la providence.

Ces arbres, tels que les cocotiers, les bananiers, les papayers, les palmistes et sur-tout l'arbre à pain, seront notés à leurs n.os dans l'explication partielle des lés, que nous placerons à la suite de ce petit programme, de même que les tamarins, les gris-gris, le bouleau pleureur, les lataniers, les mimosa, les grands raisiniers et autres, qui, croissant dans les forêts, ne reçoivent que la visite des naturalistes et des bûcherons, n'étant pas toujours dignes de l'attention des voyageurs ordinaires.

COMPOSITION DES TABLEAUX.

Voici la méthode qu'il convient de suivre pour ne pas désassembler des parties qui sont indispensablement liées, et qu'on ne saurait séparer sans occasionner des contre-sens.

TABLEAUX DE DIX LÉS.

Premier tableau de dix lés,

Contenant la danse des Otahïtiennes, en présence du roi, composé avec les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10.

Second tableau de dix lés,

Contenant le spectacle de la lutte en présence des chefs des îles des Amis et de Ste. Christine, composé avec les numéros 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 20.

Tableaux composés de six parties égales.

Premier tableau de six lés,

Contenant la danse d'Otahïti avec la mort du

capitaine Cook, composé avec les numéros 4, 5, 6, 7, 8 et 9.

Second tableau de six lés,

Contenant le roi des îles Pelow, avec les peuples du cap de Diemen et des îles de l'Amirauté, composé avec les numéros 18, 19, 20, 1, 2 et 3.

Troisième tableau de six lés,

Contenant le spectacle de la lutte à Tongatabo, île des Amis, composé avec les numéros 12, 13, 14, 15, 16 et 17.

Les 10.e et 11.e numéros seront employés pour garnir des entre-fenêtres ou quelqu'autres parties de peu d'apparence.

Tableaux composés de cinq parties égales.

Premier tableau de cinq lés,

Contenant la mort du capitaine Cook, composé avec les numéros 8, 9, 10, 11 et 12.

Second tableau,

Contenant la danse d'Otahïti, composé avec les numéros 3, 4, 5, 6 et 7.

Troisième tableau,

Contenant le roi des îles Pelow, les peuples du cap de Diemen, &c., composé avec les numéros 18, 19, 20, 1 et 2.

Quatrième tableau,

Contenant le spectacle de la lutte à Tongatabo, composé avec les numéros 13, 14, 15, 16 et 17.

Voilà ce qu'on peut conseiller, comme indispensable, pour les compositions égales. Quant aux mesures irrégulières et qu'il est impossible de préjuger, parce qu'elles varient à l'infini, c'est aux propriétaires et aux colleurs qu'il appartient d'en diriger la composition, en observant de se régler sur les trois espaces de largeur que nous avons déterminées, afin de ne pas interrompre les scènes historiques.

Nous devons prévenir que nous renverrons toujours nos lecteurs à l'abrégé de l'histoire générale des voyages, par M. de la Harpe, pour plus d'explication à chacune des parties que nous aurons indiquées, cet ouvrage étant plus commode et plus aisé à obtenir que les descriptions originales des voyageurs.

ABRÉGÉ HISTORIQUE

Des vingt sujets composant le tableau des Sauvages de la mer pacifique.

NUMÉRO Ier.

HABITANS DE NOOTKA,

Visités dans le mois de mars de l'année 1778, *à* 49 *degrés de latitude nord*, 233 *longitude est.*

La taille de ces Sauvages est la moyenne, ils sont mal faits, leurs membres sont sans proportions, les jambes sur-tout sont grosses et mal tournées, leur visage, laid, ne paraît pas dans sa couleur naturelle, étant barbouillé d'huile et d'ocre.

Les femmes ne diffèrent pas beaucoup des hommes pour la forme et la propreté; leur vêtement est une espèce de robe courte, d'une étoffe de lin, garnie de foûrrures, à l'extrémité desquelles pendent quelquefois des franges ou des glands. Cette robe n'a point

point de manche, et laisse le bras libre. Par-dessus cette robe, qui ne passe pas le genouil, ils jettent un petit manteau court, arrondi, au milieu duquel on a pratiqué un trou pour passer la tête ; ce manteau cache le bras jusqu'au-dessous des coudes : cet habillement est commun aux deux sexes.

Ils se couvrent la tête d'un bonnet pointu, garni comme le manteau, de petites bandes de fourrures de différentes couleurs ; les hommes se remplissent la tête de petites plumes jettées sans ordre, dans certaines occasions.

Lorsqu'ils veulent faire la guerre, ils se couvrent d'une peau d'ours ou de loup de mer, et se barbouillent le visage d'une manière épouvantable pour se donner l'air terrible ; souvent ils le couvrent d'un masque hideux, afin de produire le même effet.

Ils sont graves, phlegmatiques, mais vindicatifs et cruels ; ils mangent leurs ennemis vaincus, et brocantent les pieds, les mains, les crânes et les autres parties du corps qu'ils n'ont pu dévorer.

Ils chantent agréablement, et se servent, pour accompagner leur voix, d'un espèce de grelot de bois, qui a la forme d'un oiseau, rempli de petits graviers, qu'ils font résonner en mesure, soit en chantant, soit en haranguant.

La pêche et la chasse sont leur principale occupation.

On distingue dans ce n°. un jeune Nootkale appuyé contre un arbre à pain, occupé avec une femme à suspendre des poissons dans un espèce de verveux, pour le faire sécher.

Ils ont pour armes, l'arc, la pique, la fronde et une sorte de massue qu'ils façonnent quelquefois en tête d'homme.

Voyez le tome XXIII de l'histoire générale des voyages, par M. de la Harpe, page 116 *et suivantes.*

NUMÉRO II.

HABITANS D'ULIÉTÉA,

L'une des îles des Amis.

Les habitans d'Uliétéa, ressemblent en tout point à ceux des îles des Amis, dont ils font partie; ils ont pour chef un espèce de vice-roi, recevant son pouvoir du roi de Tongatabo, souverain de toutes les îles dites des Amis, que l'on voit dans le n°. 15. Ce chef, nommé Oréo, reçut le capitaine Cook lors de sa relâche en 1777, et se fit aimer des Anglais.

Le groupe d'hommes et de femmes prenant un repas sous l'arbre à pain, dans ce numéro, est com-

posé de la classe de ceux appelés Arréoy, espèce de chevaliers qui vivent en commerce libre avec des femmes, se rassemblant souvent et voyageant d'île à île; ils font périr les enfans qui naissent parmi eux, afin de n'être pas assujettis aux soins de la paternité, et de pouvoir se livrer sans obstacles au métier des armes, dont ils font une noble profession. Ce sont toujours des hommes de la première classe qui forment cette espèce d'ordre. Ils sont tatoués, c'est-à-dire piquetés sur toutes les parties du corps de mille manière, et plus ces sortes de marques sont étendues, plus elles annoncent de dignités et de bravoure.

Ils exercent l'hospitalité dans toute son étendue envers ceux des membres de leur ordre qui se trouvent dans le besoin, quelle que soit leur patrie.

Ils jouissent d'une grande considération et de beaucoup de privilèges.

Lorsqu'ils veulent se marier, ou s'ils veulent conserver leurs enfans, il faut qu'ils renoncent à leur chevalerie. Les plaisirs sensuels les accompagnent par-tout; ils ne se nourrissent que d'alimens et de boissons recherchées; leurs danses sont très-lascives quand ils se croient seuls, et pendant la nuit surtout; ils ont toujours à leur suite une troupe de musiciens.

Leur habillement ne diffère, de ceux des autres habitans, que par les ornemens qui les enrichissent, par la rareté des plumes qui composent leur coiffure, et par une écharpe d'étoffe plus fine et plus brillante.

Ce sont en général les hommes les mieux faits et les plus braves qui se font recevoir Arréoy, et l'on doit comprendre sans peine que les femmes dont ils se font accompagner sont choisies par le bon goût dans le rang des belles.

Voyez tome xxi de l'abrégé des voyages, page 210 et suivantes.

NUMÉRO III.

Habitans de Happaée.

Les personnages de ce lé sont tous naturels d'Happaée, une des îles des amis; les trois figures placées derrière les deux grands raisiniers, arbres des forêts, portant des feuilles très-épaisses, de deux pieds de diamètre, et des raisins fort grands, peu grenés, mais de bon goût, sont un homme, une femme et une jeune fille de l'île, se disposant à prendre part au rafraîchissement des Arréoy que l'on voit dans le numéro 2.

On lira avec intérêt la description que fait M.

Cook de ce charmant pays, et la réception que lui fit Earoupa, chef ou roi de cette île, en mai 1777; les présens furent riches et abondans; la danse, la lutte et le pugilat furent exécutés pendant les cinq jours que dura sa relâche. Les femmes combattirent; mais elles se portaient des coups si meurtriers, que le capitaine Cook, ne pouvant supporter cette violence, fut obligé de prier le chef de la faire cesser.

Les vêtemens des hommes et celui des femmes sont longs, celui des jeunes filles est un peu plus court; les hommes se couvrent de plus avec un manteau qui s'attache sur la poitrine; leur coiffure est très-variée. Les femmes mêlent des fleurs, des plumes ou des fruits coloriés dans leurs cheveux, elles se parent de coliers et de bracelets.

Leurs usages sont presque en tout semblables à ceux des autres îles des Amis; leur caractère est aimable; ils sont industrieux, vaillans et actifs.

La fête donnée à Happaée réunissait plus de trois mille spectateurs. L'orchestre était composé de tambours et de chanteuses, qui marquaient la mesure en frappant des mains.

Voyez l'abrégé de l'histoire générale des voyages, tome XXII, page 228 *jusqu'à* 264.

NUMÉROS IV, V et VI.

Habitans d'Otahiti.

L'île d'Otahïti, la plus belle, la plus fertile et la plus peuplée des îles de la société, à 23 degrés de latitude sud, 210 longitude orientale, est celle que l'on a choisie pour former le site du paysage des Sauvages de la mer pacifique. L'amabilité des habitans, la beauté des femmes, l'élégance de leur parure n'a pas peu contribué à cette préférence. Cette île mérite d'ailleurs, par les relâches commodes et les ressources qu'elle procure, le titre de métropole du grand Archipel de la mer pacifique, que lui ont donné les Anglais.

M. de Bougainville, qui l'a visitée en même temps que le capitaine Cook, en a fait une description si séduisante, que l'on croit quelquefois reconnaître le crayon romantique d'un poëte dans la peinture du voyageur. Au reste, M. Cook s'accorde parfaitement avec M. de Bougainville, sur les dispositions amicales des habitans, et particuliérement sur le mérite des femmes, dont les aimables jeux rappèlent ceux de Paphos et de Cithère, au temps de la Grèce libre. Il est vrai que M. Cook n'accorde le titre de cythérèene qu'à une classe de femmes, à cette classe qui, sous le bandeau de la tolérance politique, professe le culte du plaisir, comme les disciples de Moïse exercèrent

le leur, dans toutes les grandes villes du monde, sans être comprise au nombre des institutions privilégiées.

Pour affaiblir cependant la prévention qui ferait préjuger le caractère général des femmes d'Otahiti, l'on doit dire que la société se divise en trois classes; celle des chefs et des guerriers, composée d'hommes et de femmes qui observent les lois de l'honnêteté; celle de tow-tow, domestiques ou cliens, qui, vivant plus immédiatement auprès des chefs, savent s'habituer à une sorte de circonspection, et la masse du peuple. C'est de cette dernière classe que sortaient les jolies femmes qui nageaient et plongeaient autour des vaisseaux avec une grace et une vélocité surprenante, qui montaient dans les navires sans laisser désirer la vue de ces formes natives que la nature s'amuse à perfectionner sans le secours des méthodes, comme pour désespérer les savans, qui versaient la coupe du plaisir sur les sens des matelots et des officiers, tandis qu'avec leurs mains potelées et délicates elles escamotaient, le plus lestement possible, tous les objets qui pouvaient se déplacer sans effort.

Quelques femmes du premier ordre, succombent quelquefois, il est vrai, à la tentation de prendre avec finesse. La fille d'un chef en visite à bord d'un des vaisseaux du capitaine Cook, fit une niche de cette espèce à un officier Anglais qui l'avait attirée

secrettement dans sa chambre ; mais ces cas sont accidentels, et peuvent être regardés comme des représailles de liberté dans certaines circonstances.

Les femmes du premier rang s'habillent selon leur goût, ce qui procure beaucoup de variété dans la manière de se parer. Les perles, les plumes, les coquillages, les fleurs, servent à réhausser la couleur des étoffes, qu'elles ont la liberté de couper de mille manières, sans crainte de manquer à la mode ; leur coiffure n'est jamais arrangée qu'à l'air du visage, et chaque chaussure convient à chaque jambe.

Une partie de leur ajustement a quelque chose de remarquable par l'intention qui l'met en usage, c'est le taamas, sorte de corset, que des raisons de prévoyance ou de nécessité font servir de garde-sein. Poyadua, fille d'Oréo, chef de district, la première danseuse du côté du roi, dans le numéro 5, est revêtue d'un taama garde-sein, les deux autres danseuses n'ont que des taamas simples.

O-too, roi d'Otahïti, est représenté dans le numéro 6, sur un siège placé au pied d'un bananier, entre deux cocotiers ; à sa droite sont deux jeunes femmes, l'une sa fille, et l'autre sa sœur. Il était âgé d'un peu plus de trente ans lorsque M. Cook le visita, en 1773. Sa taille, haute de six pieds, sa figure belle et gracieuse, sa peau blanche, mais

un peu pâle, et son diadême sur-tout, le rendent assez remarquable. On trouvera peut-être que son attitude lui donne l'air stupide des idoles; mais l'étiquette de sa cour veut qu'il ne fasse point de mouvement. On l'assied, on le lève, on le porte, on lui met les morceaux dans la bouche, à cela près, il peut tourner la tête, ouvrir et fermer les yeux et même parler quelquefois, si cela ne le fatigue pas trop.

La danse que l'on exécute devant le roi, dans la scène qui est ici représentée, s'appelle héava; c'est une espèce de danse dramatique dont le mouvement est mesuré par un orchestre composé de flûtes, de tambours et d'un chœur de jeunes filles, chantant quelquefois les événemens malheureux de la vie, mais plus souvent les plaisirs de leur âge, en marquant la mesure d'un battement de main. Les flûtes, dont se servent les musiciens, sont faites avec des bambous, percés de six trous, dans lesquels ils soufflent par une narine, ayant soin de boucher l'autre avec le pouce de la main qui est près du visage.

Les femmes sont douces, jolies et caressantes, les hommes bons et gais. Qui croirait que des qualités si voisines de la meilleure civilisation n'ont pas eu encore assez d'empire sur les vieilles pratiques, pour en détruire la plus révoltante, celle des sacrifices humains? Il est vrai que ces sacrifices sont rares, et

n'ont lieu que dans des cas sérieux. La victime est choisie parmi ces hommes méchans qui sont à charge dans toutes les sociétés ; ce sont les prêtres qui les désignent, après avoir invoqué la divinité qui doit recevoir l'offrande, et l'on est sûr que l'esprit d'intérêt n'a point de part dans ces sortes de résolutions.

Voyez les tomes XIX, XX et XXI de l'abrégé de l'histoire générale des voyages, par M. de la Harpe.

NUMÉRO VII.

HABITANS DE TANNA,

L'une des nouvelles Hébrides, visitée par le capitaine Cook, en juillet 1774.

Les habitans de l'île de Tanna sont d'une stature moyenne, mais forte et bien prise ; ils sont courageux et guerriers. Les armes dont ils se servent sont l'arc, la pique, la massue et la fronde.

Les femmes sont jolies, leur taille est svelte; elles ont les bras, les jambes, les mains et le sein d'une forme admirable.

Leur habillement consiste dans une ceinture garnie de plumes, de feuilles et de filamens tressés ; les femmes

s'entourent quelquefois le corps d'une petite pièce d'étoffe ; elles ont des bracelets garnis de graines coloriées. Les hommes portent une espèce de petite poche, suspendue par un cordon passé en sautoir sur leurs épaules, et dans laquelle ils mettent quelques petites provisions.

Ils se servent de pipeaux, faits avec des tiges de bambous pour instrumens de musique.

Ils attachent leurs cheveux au-dessus de leur tête, et les soutiennent avec des espèces de peignes.

Ils mangent leurs prisonniers de guerre.

Il y a un volcan considérable dans cette île et baucoup de sources d'eau chaude.

Trois Insulaires de Tanna garnissent ce n.°, l'un d'eux paraît s'être dévoué à la garde du Roi d'Otahïti, et se tient debout derrière lui, sous le bananier.

Une jeune fille présente un syrinx à un de ses compatriotes, comme pour l'inviter à se mêler dans l'orchestre du Roi.

On voit à quelque distance en mer une double pirogue de guerre, formée de deux pahies de moyenne grandeur, équipée de ses rameurs et d'un plafond, sur lequel se placent les guerriers qui se disposent au combat. Les Anglais obtinrent qu'on don-

nerait le nom de Britania à cette pirogue, qui fut lancée à l'eau lors de leur séjour à Oparée. Elle est ornée du pavillon Anglais, dont M. Cook fit présent au Roi O-Too; on voit sur une des pointes de son avant la figure d'un Eatua, divinité protectrice du second ordre.

Voyez l'abrégé de l'histoire, tome XXI, pages 190, 305 *et suivantes.*

NUMÉROS VIII et IX.

Les habitans des îles de Sandwich, décrits dans la seconde relâche du capitaine Cook, en janvier 1779, *entre les* 199 *et* 208 *degrés est,* 18 *degrés latitude nord.*

L'Insulaire placé sur le devant du n.° 9, qu'une jeune Indienne semble inviter à entrer dans une Pirogue, gardée par un esclave, est supposé ce chef, nommé Kaneena, qui se lia d'amitié avec le capitaine Cook, dans sa seconde relâche aux îles Sandwick. Ce chef était un des plus beaux hommes qu'on ait vu; haut de six pieds, d'une stature belle et bien proportionnée, ses traits réguliers et pleins d'expression, ses yeux noirs et vifs, son maintien aisé, ferme et gracieux, ont été parfaitement rendus

dans le dessin qu'en a fait M. Werber, planche 6, page 410 du tome 23 de l'histoire générale des voyages.

Les habitans des îles Sandwick sont généralement beaux, les femmes jolies et sociables.

Le capitaine Cook fut élevé à la dignité d'Orono, nom qui exprime un être supérieur; on lui rendit les hommages réligieux.

Ces peuples offrent quelquefois des sacrifices à leurs Dieux, dans un monument qu'on appelle le Morai, autour duquel on suspend intérieurement les têtes des victimes.

Le n.° 9 est garni d'un autre chef des îles Sandwick, occuppé de regarder le combat qui se passe dans le fond du tableau.

On a tâché de donner dans ces deux n.os le spectacle de la mort du capitaine Cook dans l'île d'Owhyhée, le 14 février 1779.

Quelques guerriers, sous un bouleau pleureur, dans le second plan, se disposent à partir pour le combat; l'un d'eux fait ses adieux à une jeune Indienne, dont l'attitude annonce la plus vive inquiétude : plus loin sont encore d'autres guerriers prêts à descendre dans une petite pirogue.

Le combat où fut tué le capitaine Cook a été

peint tout-à-fait dans le lointain, ne pouvant le mettre sur un plan plus avancé, à cause de la proportion des deux frégates, la *Résolution* et la *Découverte*, qui prirent part à l'action.

Cette malheureuse affaire fut occasionnée par un mal entendu. Quelques vols, la chaloupe de la *Découverte* prise par les insulaires, une pirogue saisie par les gens de l'équipage, usant de réprésaille; le capitaine Cook lui-même croyant devoir imprimer la crainte, sans avoir recours à la supériorité de ses armes; tous ces demi-mouvemens rendirent l'affaire sérieuse.

M. Cook se rendit à terre. Il voulait attirer le roi Tereeoboo à son bord, afin d'obtenir plus facilement la justice qu'on lui devait. Il se transporta pour cela au village de Kowrowa, résidence du roi. Il était couché; ses fils le réveillèrent sous l'assurance qu'on ne voulait lui faire que des honnêtetés. Le vieux roi ne se fit point prier, et plein de confiance dans la droiture du capitaine, il se laissa conduire au bord de la mer, où il fut obligé de s'asseoir, pendant que la populace, dont le nombre grossissait à chaque instant, faisait entendre le murmure du mécontentement et de la provocation. Cependant les deux fils du roi avaient déjà pris place dans la pinace qui devait transporter leur père à bord de la *Résolution*; déjà le vieillard se disposait à s'embarquer, lorsqu'une

vieille femme appella à haute voix Kanée-Kabarea, l'épouse favorite du roi et mère des deux princes; elle vint, ses larmes coulèrent pour empêcher son époux d'entrer dans le bateau. Deux chefs joignirent leurs sollicitations à celles de la reine; mais le peuple, craignant plus que jamais pour la sûreté de son roi, effrayé d'ailleurs par le jeu de l'artillerie des vaisseaux, se précipita en foule autour du capitaine Cook. Alors le lieutenant des soldats de marine fit faire un mouvement à sa troupe pour écarter la multitude, qui annonça la ferme résolution de ne point laisser partir la famille royale. Ces dispositions firent changer de projet au capitaine, qui ne voulait pas faire verser du sang. Les esprits se calmaient, et cette affaire n'aurait pas eu de suite, si par une prédestination malheureuse, le feu des frégates, qui jouait pour écarter les pirogues des insulaires, n'eût tué un des chefs de l'île. Cette mort fut le signal du combat; la fureur s'empara de toutes les têtes, et tandisque le capitaine Cook faisait signe aux gens de son canot de débarquer les deux princes, un Indien le frappa par derrière d'un coup mortel. Plusieurs soldats de marine périrent dans cette action.

Le capitaine King, commandant de la *Découverte*, se trouvant posté à l'observatoire que les Anglais avaient placé dans un petit champ de patates, auprès de Morai, ne put venir au secours de son ami.

Ainsi mourut ce célèbre navigateur, dont la mémoire doit être chère à tous les hommes, puisqu'il est devenu le compatriote de tous les peuples, en s'occupant du bonheur universel.

On a tâché de faire appercevoir le monument appelé le Morai, auprès duquel était placé l'observatoire des Anglais, figuré par un graphomètre et une petite tente; derrière le Morai se voient aussi les maisons des prêtres, qui furent incendiées quand on voulut venger la mort du capitaine Cook, quoique les ordres portassent de les respecter.

Voyez, pour plus de détail, le tome XXIII, page 285 et suivantes de l'histoire des voyages.

NUMEROS X et XI.

Habitans de la nouvelle Zélande,

Isle découverte par un Hollandais nommé Tasman, située entre les 32 et 47es. degrés latitude sud, et les 163 et 176es. de longitude.

Lorsque le capitaine Cook visita ces Insulaires pour la troisième fois, en 1777, il savait qu'on y avait tué et mangé dix hommes du vaisseau l'aventure, commandé par le capitaine Furneaux son compatriote, en

en 1773; cependant il ne chercha point à exercer une vengeance inutile. La raison lui apprit qu'il valait mieux se montrer ami que juge dans une affaire qui ne pouvait être criminelle que par comparaison.

Le chef qui commandait les sauvages contre le détachement du capitaine Furnaux, se nommait Kaoora; ce fut lui qui tua M. Rowe dans cette affaire. Il était redouté et haï de ses propres compatriotes. On suppose qu'il est ici présent, assis sur un rocher, au pied de deux grands gris-gris, qui le couvrent de leur ombre.

Les Zélandais sont hospitaliers envers les étrangers, lorsqu'ils n'ont point de griefs contre eux.

Ils sont d'une stature très-élevée, leur peau est brune ou cuivrée, et leurs traits passablement réguliers.

Les étoffes dont ils s'habillent sont tissues avec le lin soyeux qui croît abondamment sur les bords de la mer autour de leur île; ils les teignent en couleur chamois et brun olive : ils se ceignent les reins avec des nattes fines de diverses couleurs : les hommes et les femmes ne mettent pas beaucoup de différence dans la coupe de leurs vêtemens.

Ils ornent leurs cheveux avec des plumes et les attachent sur le haut de la tête, en les fixant au moyen d'un peigne d'os ou de bois sculpté; ils garnissent leurs oreilles avec des plumes, des branches

de coraux, des os et des morceaux de fer; quelques Zélandais se percent la cloison du nez pour y suspendre des ornemens : ils laissent croître leur barbe, mais beaucoup se la font couper.

Le visage de beaucoup d'entre eux est piqueté en broderies, qu'ils font ressortir en les teignant de couleur bleue ou noire : les femmes ne sont piquetées que sur les lèvres et sur le menton.

Ils habitent dans des huttes peu élevées, mais assez longues et larges, qu'ils décorent au-dedans avec des peintures agréables.

Ils élèvent un grand nombre de chiens qu'ils engraissent pour être mangés : ils boivent l'huile de poisson avec sensualité et s'en parfument le corps.

Leurs armes sont la pique, la massue et une espèce de hache de pierre dure qu'ils appèlent patou-patou. Le Zélandais assis sur le rocher s'appuie sur un patou-patou.

On voit dans le 11e. n.° une Zélandaise avec son enfant, et plusieurs guerriers, compagnons de Kaoora, qui gravissent le long d'un mondrain.

Histoire générale, tome 22, *page* 81 *jusqu'à* 141.

NUMÉRO XII.

Habitans de l'entrée du prince Guillaume, découverte par le capitaine Cook, le 12 mai 1778, dans le nord de l'Amérique.

Les habitans de l'entrée du prince Guillaume, qu'on a placés dans ce n.°, ressemblent beaucoup pour la forme, la couleur, les manières et l'ajustement, à ceux de Nootka, dont ils sont voisins; mais ils sont propres sur eux, ainsi que dans leurs habitations, et mangent d'une manière décente. Leurs habillemens sont à-peu-près les mêmes, composés des mêmes matières, il y a un peu plus d'élégance dans la forme de leurs chapeaux, qui ressemblent à ceux des Chinois : ils sont faits de paille ou de bois, et sont quelquefois surmontés d'une aigrette qui a la figure d'un oiseau. Un petit manteau en forme de chaperon couvre leurs épaules : ils sont faits avec des peaux d'oiseaux, collées proprement les unes contre les autres, de manière que les couleurs soient recouvertes par un rebord de plumes ou de quelques fourrures. Cet habillement ne sert que dans les beaux jours; ils ont pour l'hiver et les temps de pluie, des robes faites avec des boyaux de baleine ou de quelqu'autre gros animal : cette robe a des manches, elle se serre au col et aux poignets. Ils portent des bracelets ornés de graines et de petits coquillages.

Les hommes et les femmes se barbouillent le visage de noir, de rouge et de bleu, d'une manière plus effrayante qu'agréable. Ils se font des ouvertures dans la cloison du nez et dessous la lèvre inférieure ; celle-ci est quelquefois si fendue, que la langue peut passer au travers : c'est dans ces ouvertures qu'ils suspendent des os, des dents de poisson, des morceaux de cuivre ou de fer, dans l'espoir de se rendre beaux et galans.

Les femmes portent un petit tablier bordé de plumes ou de quelques jolies fourrures, qui descend depuis la ceinture jusqu'aux genouils, au milieu duquel pend une petite poche brodée.

Voyez tome 23, *page* 118 *et suivantes de l'histoire générale.*

NUMÉRO XIII.

Habitans d'Annamooka, ou Annaamoka.

On voit dans ce n.°, à l'entrée d'un petit golfe, une pirogue remplie de plusieurs Insulaires d'Annamooka. Cette île, comprise dans le nombre de celles qu'on nomme des Amis, fut découverte en 1643, par Tasman. Le capitaine Cook la visita pour la seconde fois en 1777. La description qu'il fait de la bonté du sol et de l'amabilité des habitans, en donne l'idée la plus agréable. La terre y est fertile, bien cultivée et abondamment pourvue de tout ce qui peut rendre

la vie commode, sans le secours des arts; les habitans sont aimables et bien faits; leur habillement se compose d'une simple pièce de toile fabriquée dans le pays, avec laquelle ils s'entourent le corps un peu au-dessus des hanches. Ils naviguent avec beaucoup d'adresse, se servant de la pagaye et de voiles légères. Leurs pirogues ont de l'élégance et sont ornées de balanciers comme celles des autres peuples de l'Archipel pacifique. M. Cook fut reçu par Toobau, chef de l'île, qui lui donna une marque de propreté en usage dans le pays, en lui faisant laver les pieds, et le faisant asseoir sur des nattes.

Voyez tome 22 de l'histoire générale des voyages, pages 215 et 227.

NUMÉRO XIV.

HABITANS DE LA NOUVELLE CALÉDONIE,

Isle visitée par le capitaine Cook, en 1773, à 20 degrés latitude sud, et 164 longitude.

Les habitans de la nouvelle Calédonie, peints dans ce n.°, au pied de deux bananiers, dont une femme détache quelques fruits, ressemblent beaucoup à ceux de Tanna, dont ils sont assez voisins. Leur habillement ne diffère que de très-peu de chose; cette différence tient à une bande d'étoffe, garnie de petites graines, de pierres polies et de petits coquillages,

qu'ils laissent flotter depuis les épaules, le long du corps, sans cacher les nudités, et aussi dans la coiffure des hommes. C'est un espèce de bonnet ressemblant au schako des hussards, ouvert des deux côtés, fait d'une natte épaisse, orné de plumes de différentes couleurs. Leurs oreilles sont aussi prodigieusement fendues et pendantes que celles des autres peuples dont nous avons fait le portrait; c'est dans ces fentes et dans les trous qu'ils se font à la cloison des narines qu'ils suspendent leurs bijoux, composés d'anneaux, de coquillages et de pierres néphrétiques.

Nous nous sommes permis de supprimer ces signes ridicules, dans un tableau qui ne doit offrir que des objets agréables aux yeux du public.

La taille de ces Insulaires est la moyenne, bien proportionnée; leur figure est intéressante et gracieuse; la couleur de leur peau est cuivrée; leurs cheveux sont noirs, les femmes ressemblent aux hommes, quoique assez jolies.

L'espèce de jupe qui sert à couvrir leur nudité est faite avec de petites cordelettes garnies de franges, tournant autour du corps, de manière à tracer une ligne spirale.

Les femmes suspendent à leurs épaules une espèce de claie venant s'appuyer par un des cotés au bas des reins, dans une situation horisontale, pour former une petite tablette sur laquelle elles placent les

fruits ainsi que les autres provisions qu'elles veulent transporter.

Les armes dont se servent les hommes sont la massue, la hache, la fronde et l'arc.

Voyez tome 21, page 351 et suivantes de l'histoire des voyages.

NUMÉROS XV et XVI.

HABITANS DE TONGATABO,

La plus considérable des îles des Amis, à 21 degrés latitude sud, 182 longitude.

M. Cook, en sortant d'Happaée, vint mouiller à Tongatabo, en juin 1777, accompagné de ses amis Omaï et du chef Féenou. Ils furent reçus par Poulaho, roi de cette île; il leur donna une fête qui dura plusieurs jours, dans laquelle les festins, les danses et la lutte furent employés avec beaucoup de pompe. Rien n'est plus intéressant que la description de cette fête dans la relation du capitaine Cook; on leur offrit le kava, espèce de boisson énivrante qui se fait sur-le-champ de cette manière : on coupe en petits morceaux la racine du kava et on la fait mâcher par des assistans ou par des femmes esclaves; on crache cette préparation dans un vase en y ajoutant une certaine quantité d'eau pure, on agite ce mélange

jusqu'a ce qu'il soit suffisamment amalgamé; on le filtre au travers d'une pièce de toile fine; on le sert dans des coupes faites avec des coquilles de mer, des feuilles de bananiers ou de noix de cocos, et la coupe fait la ronde.

Cette liqueur a un tel attrait pour les insulaires qui en font usage, qu'ils oublient le soin de leur santé pour se livrer à la sensualité qu'elle leur procure; mais comme tous les plaisirs irréguliers de la vie, le revers de celui-ci présente des regrets et des maux. L'excès du Kava détermine une espèce de phthisie, dont les symptômes sont les dartres et la lèpre; le goût dominant de la racine du Kava a beaucoup de rapport avec le poivre.

De tous les peuples visités par les voyageurs Européens, dans la mer du sud, aucun n'a montré un caractère d'amabilité comparable à celui des îles des Amis. Les Otahïtiens sont les seuls qui auraient des droits à quelques préférences de la part des personnes qui mettent le frein de la décence au nombre des institutions tyranniques.

L'industrie des Amis est très-exercée; leurs étoffes, quoique faites avec les mêmes matières et par les mêmes procédés que celles des Otahïtiens, sont souples, mieux traitées et teintes de couleurs plus brillantes; les nattes sont entrelacées avec tant de goût, qu'on peut en faire un objet de spéculation avec les peuples les plus éloignés. Ils emploient avec beaucoup d'adresse

les perles, les graines, les coquillages et les plumes dans la broderie de leurs pagnes et dans leurs coiffures.

Le roi de Tongatabo, que l'on a placé dans ce n.° contre un bananier, avec une de ses femmes favorites, présente une stature belle et élevée, sous le costume le plus noble, le plus élégant et le plus martial que l'on puisse imaginer : ce costume n'est cependant qu'un composé de nattes, d'écorces battues les unes sur les autres et de plumes arrangées selon le goût des sauvages de son île. L'habillement de la favorite semble fait sur le modèle de ceux qui couvraient les belles nudités des déesses de la mythologie; et c'est encore le goût sauvage de ces mêmes Indiennes qui a déterminé le gracieux de cette toilette.

On apperçoit dans le n.e 16, sur le derrière de l'arène où combattent deux groupes de lutteurs, Féenou, roi de Happaée et Omaï, guide et interprête du capitaine Cook, debout sous des Tamarins, pour jouir du spectacle; ils sont accompagnés de quelques femmes de la classe distinguée.

La lutte qui s'exécute dans cette scène, est celle qu'on nomme fangatooa.

Les armes dont se servent ces insulaires sont l'arc, la pique, la massue et la pagge, espèce de pagaye faite d'un bois mince et léger, haut d'environ deux pieds. La couleur des hommes du peuple est un peu basanée; celle des personnes distinguées, qui s'ex-

posent rarement aux rayons du soleil, conserve sa blancheur.

Les hommes sont généralement grands et bien faits; mais les femmes ont sur-tout les formes du corps extrêmement gracieuses et délicates; les doigts de leurs mains sont si jolis, qu'ils peuvent être comparés à ce que l'on connaît de mieux en Europe dans ce genre de beauté : hommes et femmes se tiennent dans un grand état de propreté.

Lorsque les femmes veulent exprimer un profond chagrin, ou [illegible] de perpétuer le deuil d'un parent et d'un mari, elles se coupent un ou plusieurs doigts, soit aux mains, soit aux pieds, et se font de plus de grandes incisions sur le haut de la tête.

Voyez tome 22, page 265 jusqu'à 368 de l'histoire générale des voyages.

NUMÉRO XVII.

HABITANS DE SAINTE CHRISTINE,

La plus peuplée des îles Marquises.

Les deux figures placées dans ce n.°, assistant à la fête des sauvages de Tongatabo, sont le roi et la reine de l'île Sainte Christine; il se nomme Honoo. L'arbre au pied duquel ils sont arrêtés, est un grand palmiste entouré par un mimosa.

Plusieurs individus des deux sèxes, de la même nation, garnissent le fond du lé sous des tamarins. Leur habillement est décrit dans le n.° 18.

NUMÉRO XVIII.

HABITANS DES ISLES MARQUISES.

Par les 9.° *degrés latitude sud et* 138.° *long. ouest, découverte par Minda, en* 15)5, *et visitée en* 1773, *par le capitaine Cook.*

Les trois insulaires que l'on voit dans ce n.°, assis au pied d'un grand palmiste, sont un homme et deux femmes des îles Marquises; les voyageurs les dépeignent comme la plus belle espèce d'hommes qu'on ait trouvé dans la mer du sud. Les femmes sont aussi gracieuses et presque aussi galantes que celles d'Otahïti; mais leurs formes sont généralement plus parfaites et pourraient servir de modèle pour dessiner l'antique.

Les hommes sont tatoués sur toutes les parties du corps, mais les femmes ne le sont pas; ils ont aussi un ridicule de plus qu'elles, c'est celui de s'allonger les oreilles au point de les faire flotter sur les épaules et d'y pratiquer des ouvertures capables de recevoir les cinq doigts de la main. Les chefs couvrent leurs oreilles avec des larges plaques de bois blanchi.

La couleur des gens du peuple est brune, celle des hommes de la première classe est plus claire; leurs traits sont gracieux et leur regard fort doux: ils ont leurs cheveux noirs et bouclés.

Les chefs se coiffent avec un espèce de diadême orné de plumes brillantes ou de fibres de cocos tressés.

Leurs colliers, leurs bracelets, leurs jarretières et leurs tours de jambes sont garnis de plumes, de graines coloriées et de touffes de cheveux; cette dernière parure leur est chère, elle leur rappèle les parens et les amis dont la mort ou l'absence les a privés.

Les femmes se garantissent de la piqûre des moucherons avec un espèce d'évantail fait avec des plumes ou des fibres de plantes tressées; elles se couvrent la partie inférieure du corps avec une pagne légère faite d'étoffe de mûrier et galamment orné: elles se jettent quelquefois une pièce d'étoffe sur les épaules.

Le roi se nomme Honoo, nom qui dans leur langue signifie tortue; il est remarquable, comme on peut le voir dans le n.° 17, par l'ampleur de son manteau. Il porte ordinairement un hausse-col composé de petites plaques de bois très-légères, sur lesquelles on incruste des graines et des morceaux de nacre polis.

La reine porte, ainsi que le roi, un ample manteau richement bordé, et de sa ceinture descend jusque sur les genouils un espèce de petit tablier fort étroit, garni de franges ou de cheveux.

Ils parlent à peu-près la même langue que les

Otahitiens. Les armes dont ils se servent sont la pique la massue et la fronde.

Ils vivent de poissons et de fruits ; leurs terres sont très-bien cultivées. Les fruits de l'arbre à pain sont plus gros chez eux que par-tout ailleurs.

Voyez tome 21, page 100 et suivantes de l'histoire générale.

On voit dans le second plan de ce n.° et dans le suivant, les peuples du cap de Diemen, dans la nouvelle Hollande, et ceux des îles de l'Amirauté, occupés, les uns à la pêche, les autres à préparer la voile d'une pirogue pour aller en mer ; d'autres sont groupés sous une plantation de cocotiers et de lataniers, et plusieurs paraissent se reposer à la suite d'un repas, dans une de ces grandes cases construites par la communauté pour l'usage du public.

Un Insulaire des îles de l'Amirauté se fait remarquer sur une roche, au bord de l'eau, prêt à lancer son harpon sur le poisson qui passera devant la portée du trait.

Ces pays ont été visités par M. de la Billardière, dans les années 1791, 92, 93 et 94, étant à la recherche de M. de la Pérouze, par ordre du gouvernement.

Voyez les mémoires de ce voyageur.

NUMÉRO XIX.

HABITANS DE L'ISLE DE PAQUES.

L'île de Pâques, située par les 27.e deg. lat. sud, 109.e long. ouest, fut découverte par Davis, en 1686. Le capitaine Cook s'y arrêta dans son second voyage, en 1773. Cette île est très-petite, elle paraît être un reste de quelque grand continent volcanisé; elle est stérile, manquant d'eau douce et de terre végétale. On apperçoit, sur plusieurs points de cette île, des débris de colonnes et de statues colossales grossièrement travaillées; on n'est pas plus d'accord sur la cause de ces constructions que sur celle de leur ravage.

Les deux personnages que l'on a peint dans ce n.°, à l'entrée d'un petit golfe, sont un homme et une femme de cette île. Les hommes en général sont assez laids, de taille moyenne et tatoués de la tête aux pieds. Ils se percent les oreilles pour les alonger d'une manière ridicule. La coiffure des hommes est un bonnet d'osier orné de plumes, faisant le demi-cercle. Leur habillement consiste dans une ceinture garnie d'un filet en forme de jupon, qui descend jusque sur le gras de la jambe, sans cacher les nudités, et dans un hahou, espèce de manteau de couleur rouge ou orange, fait avec des fibres de plantes. Ils sont armés de piques et de massues.

Leurs pirogues sont bien coupées et fort embellies.

Les femmes paraissent peu devant les étrangers, si

l'on en excepte les vieilles. La seule qu'on ait pu remarquer et qui paraissait jeune, déployait beaucoup de grace en navigant sa petite pirogue ; elle était coiffée d'une feuille de bananier, pliée en forme de mitre : une pièce d'étoffe teinte en couleur verte tournait légèrement son corps.

Ils vivent de fruits et de poissons, sont peu farouches et paraissent misérables : ils parlent à peu-près la même langue des Otahïtiens.

Voyez tome 21, *page* 68 *et suivantes.*

NUMÉRO XX.

Habitans des isles Pelow ou Palaos,

A 7 *deg. de lat. nord et* 135 *long.*

Les hommes qui peuplent ces îles, situées dans la partie occidentale de l'océan pacifique, ressemblent aux nègres d'Afrique, tant pour les formes et la physionomie que par la couleur. Leur caractère est aimable et bon. Le capitaine Wilson, commandant le paquebot l'*Antélope*, fit naufrage sur une de ces îles, en août 1783. On apprend par sa relation que le roi de tout ce petit Archipel était un homme rempli d'excellentes qualités ; Il se nommait Aba-Thule. Les Anglais obtinrent facilement de lui la permission de construire un bâtiment afin de pouvoir s'en retourner en Europe. Il

ne cessa de les combler d'amitié et de présens durant tout le temps qu'ils séjournèrent dans ses états.

Le desir d'acquérir des connaissances dans les arts méchaniques, propres à rendre son peuple industrieux, alla si loin, qu'il confia l'un de ses fils nommé Lée-boo au capitaine Wilson, pour l'emmener en Europe, afin de le faire instruire d'une manière convenable à ses projets. Ce jeune prince, âgé d'environ 22 ans, d'une physionomie prévenante et d'une disposition de cœur propre à se faire des amis, mourut à Londres de la petite vérole.

On a tâché de rendre dans ce n.° la forme et la stature du roi, ainsi que celle de la plus jolie de ses femmes : elle s'appellait Ludée; elle était douce et modeste.

L'habillement que l'on voit autour du corps de la reine est tout ce qu'il y a de plus élégant et de plus riche dans le pays : celui du roi n'est pas beaucoup recherché.

Il marche ordinairement avec une pique à la main, et porte sur l'épaule, lorsqu'il paraît en public, une hache de fer, qu'il a reçue en présent d'un capitaine de vaisseau Malais, naufragé sur son île.

Voyez la relation du capitaine Wilson.